LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 156

MARDI 5 JUIN 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

LE PÉRIL

Je l'avoue, je suis sérieusement inquiet.

La *Croix*, organe orthodoxe s'il en fut, nous annonce et nous dénonce depuis longtemps le « péril juif ». Depuis quelque temps le religieux journal devient plus pressant encore, car il paraît que le susdit péril est de plus en plus imminent et qu'il nous réserve, dans un avenir prochain, une de ces catastrophes épouvantables, dans lesquelles peuvent sombrer les civilisations les plus solides.

J'en suis fortement troublé. Le temps la raison, la science, m'ont fait devenir athée, c'est vrai. Les objurgations cléricales n'ont aucune prise ni sur moi, ni sur le plus grand nombre de mes camarades, mais ça ne fait rien, je suis troublé quand même.

Eleve en bon catholique, mon enfance a été saturée des légendes de l'histoire sainte et, sur l'affirmation de l'Eglise, j'étais persuadé que Dieu tenait le peuple juif en particulière estime. C'était pour employer le langage biblique « le peuple de Dieu. »

Pour lui Jéhovah avait bouleversé toutes les lois de la Nature, accompli des miracles auprès desquels ceux de Lourdes et de la Salette ne sont que des jeux d'enfants. Pour Moïse il sépare les eaux de la mer Rouge, ce qui permet le passage des Hébreux et la noyade des Egyptiens. Il n'en est pas resté un seul pour aller annoncer le désastre à Memphis. Voilà une retraite protégée ! Qu'est-ce, à côté, que la retraite des Dix Mille, celle de Hohenlinden, celle de Botha ? Il est vrai que ni les Grecs, ni les Français, ni les Boers, ne sont le peuple de Dieu !

Et Josué qui arrête le soleil ? Et Gédéon cassant ses pots de terre ? Et Samson lançant ses trois cents renards ? N'est-ce pas la complète démonstration que Madianites, Amalécites, Philistins, n'avaient que des dieux de carton auprès desquels Jéhovah était un vrai foudre ?

Maintenant, réfléchissons : parmi les Egyptiens, les Arabes, les Phéniciens, il y avait des gens qui, comme vous et moi, se fichaient de leurs dieux, comme nous nous battons l'œil de la Trinité tout entière. Eh bien ! ils ont été aussi victimes de la vengeance de Jéhovah que les vrais adorateurs d'Apis, de Baal et de Moloch.

Voilà justement ce qui m'effraie. Si nous persécutons les juifs, ainsi que le *demandent la Croix*, la *Libre Parole* et autres antisémites, qui nous garantit qu'un de ces jours, Jéhovah, dont la droite est terrible, ne va pas prendre la mouche et nous écrabouiller pour venger son peuple bien aimé ? Ce qu'il a fait il y a trois mille ans, il peut le renouveler aujourd'hui ! Il est éternel, le vieux barbu, donc le temps n'est rien pour lui. Il a tout le temps d'être patient, sa colère peut attendre pour éclater et, alors, que deviendrons-nous ?

Jésus, Marie, Joseph, je n'ose pas y penser !

Et qu'on ne dise pas que ses affections peuvent avoir changé depuis lors ; puisque le catéchisme catholique, apostolique et romain nous enseigne que Dieu est immuable, il ne peut pas varier dans ses amours ; il est toujours celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, celui de la maison de ce paillard de David. Seulement c'est un farceur qui se plaît à jouer de vilains tours à son peuple préféré, comme de l'égarer pendant 40 ans dans un désert grand à peine comme un de départements, histoire de jouer au colin-maillard avec Moïse, Aron et les autres.

Dans cette mémorable et très véridique circonstance, le plus joli tour qu'il ait joué aux juifs c'est, en errant dans un désert où il n'y avait que du sable, de leur permettre de fondre un veau d'or pour s'en faire un concurrent. Ah ! le vieux malin !

Mais revenons à mes craintes. Elles sont sérieuses et je les soumets à mes contemporains parmi lesquels il y a de bien honnêtes assomptionistes qui rédigent la *Croix* et de loyaux Drumont qui prophétisent dans la *Libre-Parole*.

Les malheureux inconscients ne comprennent pas que, si Jéhovah a mis ses chers Hébreux en pénitence depuis le siège de Titus jusqu'à aujourd'hui, il pourra leur pardonner demain et les rendre maîtres du monde. Ils en ont vu bien d'autres dans l'histoire que les curés nous ont apprise et qu'aujourd'hui encore on fait consciencieusement apprendre aux enfants des écoles !

Mais il y a le revers de la médaille : cette vieille Bible, si vraie et, surtout, si morale qu'elle ferait rougir Flamidien, nous enseigne que lorsque les persécuteurs, qu'il avait suscités pour punir son peuple, avaient fini leur tâche, il les punissait eux-mêmes d'avoir été les instruments de ses vengeances paternelles. Ce *n'était peut-être pas très juste à notre* point de vue humain, mais qui osera sonder les mobiles de l'Eternel ?

C'est ainsi que ce Dieu juste et bon, mais terrible, a noyé Pharaon et toute son armée et changé Nabuchodonosor en bête. Quelle leçon, mes amis ! S'il se contentait de noyer les Assomptionistes et autres congréganistes, passe encore, mais nous qui n'avons pas touché à un seul cheveu de son peuple, ce ne serait vraiment pas gentil de nous en faire pâtir ! Et, s'il lui plaît de changer quelqu'un en bête, à l'instar du célèbre roi de Chaldée, transformé en bœuf blanc, qu'il s'en prenne au Révérend Père François Coppée : la besogne sera facile, le sujet ayant déjà une tête de veau et un esprit dont les bornes ont peu d'étendue.

Je me raccroche encore à cette espérance que, le temps ayant un peu apaisé le tempérament vengeur de Jéhovah, il fera cette fois de la justice distributive et ne nous englobera pas tous dans la légitime punition qu'il exercera à l'égard des persécuteurs de son peuple. Qu'il fasse manger les cambronnienne tartines du prophète Elisée à Rochefort, ce ne sera que justice ; qu'il oblitère le remarquable flair de Mercier et confonde l'incommensurable vanité de Déroulède, voilà qui serait sans inconvénient, mais, sous le fallacieux prétexte qu'il existe des frères Coq et autres congréganistes qui se plaisent à renverser les lois de la morale et de la nature, nous faire tous périr par le feu comme les habitants de la Pentapole maudite, dont pas un ne réchappa ? Franchement ce serait par trop d'injustice !

Allons, il en est temps encore : que le bon Dieu envoie un deuxième fils sur terre ; les jésuites, qui sont nos pharisiens du moment, le tueront et tout sera dit : nous serons sauvés !

C'est ainsi que les choses s'arrangent dans le monde de la religion. C'est cocasse, mais c'est vrai, puisque les livres saints nous l'affirment !

Emile MOREAU.

AU CONSEIL MUNICIPAL DE LILLE

HENRI DELESCLUZE, le Benjamin du Conseil, occupant ses loisirs

Echos & Nouvelles

Le conseil d'hygiène de New-York, dans sa dernière réunion, a décidé de rendre plus rigoureuses les mesures contre la vilaine habitude de cracher dans les endroits publics. Le nouveau règlement modifié est conçu en ces termes :

« Il est défendu de cracher sur le parquet, dans les édifices publics, dans les tramways, dans les wagons de chemins de fer, dans les bacs à vapeur, sur les plates-formes ou sur les escaliers des chemins de fer élevés ;

Les employés, des bâtiments, des trains, des tramways, des chemins de fer élevés et des bacs à vapeur doivent maintenir affichée la présente ordonnance dans tous les lieux dont ils ont la surveillance. Ils devront veiller à la stricte observation du règlement et rappeler à l'ordre les délinquants.

« Tous les fabricants ou marchands de cigares, les établissements d'imprimerie où se trouvent employées dix personnes ou plus, devront fournir des crachoirs, à raison d'un par deux personnes. »

NOUVELLES A LA MAIN

La belle Mme X..., qui jalouse un peu des mixtures tinctoriales, rappelle volontiers ses commencements modestes et le temps où elle était simple petit trottin.

Une de ses intimes disait d'elle :

— Autrefois trottin, aujourd'hui trop teinte !

—o—

Entre jeunes capitalistes :

— C'est une petite femme charmante, pourquoi ne demanderais-tu pas sa main ?

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

CHRONIQUE

LA VILLE DE L'OR

Voici donc prise la fameuse « Cité de l'Or » Johannesburg.

A marches forcées, Roberts s'est jeté sur la proie convoitée et la possède, apparemment intacte dans sa ceinture aurifère.

Il nous paraît intéressant de donner sur Johannesburg quelques renseignements. Elle a d'ailleurs de quoi légitimer la curiosité des foules et dans l'histoire des pays il est peu de créations de villes qui soient aussi remarquables que la sienne. Johannesburg ne date que de 14 années.

Le 18 décembre 1886 on vendait les parcelles de terrains sur lesquelles furent bâties, à la place des cambuses primitives des chercheurs d'or, les premières maisons. Et en juin 1887, il y avait déjà dans la cité nouvelle 10,000 habitants, une Bourse, trois hôtels, un club.

Aujourd'hui on y compte plus de 100,000 habitants et c'est une ville aussi belle que maints de nos grands centres, avec ses larges rues bordées de maisons superbes, ses trams électriques, ses théâtres, sa Bourse, la vitalité affairée qu'y mettent tous ceux qui vivent de l'or, c'est-à-dire les étrangers.

Ce sont les hommes du Rand, les Uitlanders, un peuple nouveau qui se forme, s'établit à demeure dans la jeune cité et apporte sous le ciel austral la civilisation intense de la vieille Europe.

Voici une description de ce centre par un de nos amis qui y fit un long séjour avant les hostilités :

« Ce pays est sans arbre ; la brousse n'abonde pas même ; il n'y a pas d'eau, joignez à cela un hiver nocturne glacial et une poussière rouge des plus désagréables qui, du matin au soir, circule en tourbillons !

Pendant la saison des pluies, toutes les routes sont des torrents, car c'est à Johannesburg (point culminant du Transvaal) qu'il tombe le plus d'eau ; les brouillards, on ne les connaît pas.

Située à 5,600 pieds de hauteur ; distante de Durban de 27 heures en chemin de fer, de Delagoa Bay 24 heures et du Cap 49 heures, toutes les races du monde y sont représentées : j'y ai rencontré des Japonais, des Chinois, des Indiens, des Arabes, voire même des Congolais, occupés dans les mines du Witwatersrand.

Avant la guerre, la population était, avec les faubourgs, de 130,000 blancs dont 8,000 Transvaaliens. La ville se compose de la Cité (c'est là qu'on trouve les hôtels où on paie par jour de fr. 12,50 à 25 francs). Il commençait à y avoir des restaurants ; les cafés sont des *bars* et des *tea rooms*. Enormément de magasins, de bazars ; les clubs, les maisons de Banque ne manquent pas et possèdent les plus beaux édifices ; il y a aussi trois théâtres, de beaux parcs et six journaux quotidiens.

Une grande place, un marché couvert, la place du Marché remplie tous les jours d'attelages de 12 à 18 bœufs qui traînent le traditionnel chariot boer, véhicule à 4 roues surmonté d'une bâche blanche : au milieu il y a une séparation cachant la chambre à coucher du boer maraîcher et de sa famille.

Il y a aussi un beau champ de courses à 2 milles au sud de la ville : on y parie à outrance...

Johannesburg est éclairée à l'électricité.

« La Bourse » se compose d'une rue longue de 150 mètres. Quelle fièvre de spéculations ! Les deux extrémités de la rue sont clôturées de chaînes afin d'éviter le passage des voitures. Le « terrain à bâtir » y est exorbitant : dans *Commissioner street*, la rue principale, deux terrains vides ont été vendus 500,000 francs et le tout pouvait atteindre une douzaine d'ares ! Au faubourg, tous les notables ont leur petite villa, sans étage, à murs de briques et surmontées d'un toit en galvanisé ; ces habitations sont composées intérieurement de 4 places, entourées d'un bangar et agrémentées d'un jardinet : coût du loyer : 500 francs par mois.

Ajoutez à cela le prix fabuleux de l'eau et de l'éclairage plus votre *boy* noir qui vous coûte au moins 100 francs par mois, cela vous fait un millier de francs tous les trente jours ?

La vie y est 50 pour cent plus chère qu'en Europe et comme viandes on n'y trouve que le bœuf et du mouton. Le veau et le porc sont une rareté.

Au milieu de la ville est la Poste qui a 70 mètres de façade et est surmontée d'une tour haute de 40 mètres. Le fort est situé au nord de Johannesburg et commandant la ville est très vaste, avant la guerre, il servait plutôt de prison.

Les mines sont au sud de la ville et s'étendent de l'Est à l'Ouest sur une distance de 130 milles ; leurs travaux extérieurs (montagnes de minerai) pourront fournir de bons retranchements. Comme distance de Prétoria, il y a 30 milles.

Johannesburg est dans le Transvaal comme la capitale d'un autre Etat, celui des *Changers*, le Rand, les champs d'or. Et c'est pour la libre possession de ce district que depuis plusieurs années la diplomatie des agitateurs intéressés dans les mines s'évertuait à fomenter la guerre.

Etrange fatalité de ce peuple boer devenu victime d'une richesse qu'il dédaigne : car le Transvaalien fut, dès le début des émigrations des mineurs, hostile à l'exploitation de l'or.

Dès 1854, le métal fut découvert, mais les premiers prospecteurs n'arrivèrent qu'en 1871. En 1886, une émigration sérieuse entraîna quelques milliers d'aventuriers au Transvaal, qui fondèrent en quelques semaines la cité de Barbeton. Il y eut un « krach » mais le branle était donné et l'émigration ne s'arrêta plus.

Les découvertes se succédèrent, heureuses, prodigues de fortunes et petit à petit, le vaste champ d'or fut délimité et aussi la direction du lumineux filon de Langlaate, le Mainreef, sur une longueur de 80 kilomètres. A présent, l'ancien pâturage du Witwatersrand est une immense mine divisée en 150 sociétés et les richesses qu'il renferme sont loin de s'épuiser.

Voici d'ailleurs des chiffres significatifs :

En 1888, première année d'exploitation sérieuse, on a extrait environ 20 millions d'or. En 1889, plus de 45 millions. En 1895, 69,503 kilos, représentant 203 millions 697,000 fr. En 1898, 133,000 kilos, représentant 390,300,000 francs. En 1899, dans les huit premiers mois 318,080,000 francs pour 108,324 kilos extraits.

Aucune mine n'a épuisé ses couches et, grâce à l'exploitation raisonnée des chantiers, l'avenir est assuré pour longtemps.

L'or est extrait par des puits semblables à ceux de nos houillères, sous forme de poudingue composé de cailloux de quartz enchâssés dans un ciment à base siliceuse contenant des pyrites de cuivre et d'or en parcelles invisibles.

Au jour, le minerai est broyé par des batteries de pilons et entraîné par un courant d'eau sur des tables de cuivre recouvertes de mercure.

Par contact, une grande partie de l'or s'amalgame au mercure. Tous les quinze jours, on traite l'amalgame afin de séparer le mercure de l'or. On traite aussi la pulpe qui contient encore de l'or en l'imprégnant dans une solution de cyanure de potassium, puis dans des caisses garnies de copeaux de zinc sur lesquels l'or s'attache. Tout l'or recueilli est, en forme de paralléli[illegible] expédié aux gouvernements du monde entier.

On conçoit qu'une si prodigieuse effervescence industrielle ait déterminé une transformation complète de la vie au Transvaal. C'est précisément ce qui a, petit à petit, amené la cruelle guerre d'à présent. Et nous assistons à un dénouement final qui ne paraît guère favoriser la cause du droit et de la ténace énergie.

C'est la cause intéressée qui triomphe.

LINGE SALE

On lit dans le *Cri de Paris* :

L'attitude du groupe socialiste dans l'élection du Bureau du Conseil municipal de Paris est digne de remarque.

A chaque scrutin, ses candidats ont eu les vingt-cinq voix dont il dispose.

Les compromissions n'auraient servi de rien.

Du reste, en abandonnant M. Sauton, l'ancienne majorité avait une autre raison : voir tout de suite le rôle de ses successeurs, nationalistes avérés.

On dit déjà que nous assisterons bientôt à certain lavage de linge sale.

Nous ne tarderons pas aussi à savoir pourquoi ceux des nationalistes qui se déclarent les adversaires acharnés des monopoles ne dédaignent cependant pas une entente avec certaine grande Compagnie, qui ne resta pas étrangère aux dernières élections municipales.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

LA SITUATION

Les anglais sont aux portes de Johannesburg. Leur avant-garde arrive aux portes de Prétoria. Le président Kruger a disparu. Et pourtant les Boers résistent encore. Ils continuent d'infliger des échecs aux armées anglaises, partout où ils ont encore des armées organisées.

Ainsi, les deux divisions que lord Roberts a envoyées sur son flanc droit, dans le sud-est de l'Etat d'Orange, pour contenir l'armée boer qui existe encore dans cette région, viennent toutes deux de subir des pertes considérables. Le général Rundle annonce qu'il a perdu 180 hommes dans les combats du 29 au 31 mai. Le général Brabant n'a pas été moins éprouvé. D'autre part, le général Colville, détaché avec la brigade écossaise pour reprendre Heilbron, annonce qu'il a réussi, mais que ses troupes ont beaucoup souffert.

Il est vrai qu'on annonce de Maseru que tout ce qui reste de forces boers dans l'Etat d'Orange est cerné à Ficksburg. Mais cette nouvelle demande confirmation.

Les commandos boers qui défendent Prétorira occupent encore deux des stations entre Johannesburg et la capitale. Les principaux kopjes sont fortifiés. Ben Viljoen, qui dirige la défense, fait une retraite merveilleuse, enlevant à loisir tous ses canons.

Il paraît bien que Prétoria ne sera pas défendue. Le président Kruger écrit, le 1er juin, d'après des dépêches anglaises de Lourenço-Marquès, à Middelburg. Son secrétaire et le docteur Heymann sont venus ce jour-là à Lourenço-Marquès et ont longuement négocié avec une compagnie de navigation pour le transport d'une certaine quantité d'or, disent les uns, pour assurer le départ du président, disent les autres.

Les Boers rejettent avec indignation cette dernière hypothèse. Ils déclarent que le président Krüger continuera de se défendre jusqu'au bout et que, de Lydenburg, il créera tant d'embarras aux conquérants du Transvaal qu'il leur faudra, d'ici plusieurs années, y entretenir une armée considérable.

[illegible] *bam, dit que la résolution de ne pas* défendre Prétoria a été prise après consultation générale de tous les chefs militaires.

On télégraphie de Newcastle que les mines de charbon du Natal ne travaillent pas encore ; les travaux d'épuisement et les réparations à la machinerie sont loin d'être terminés.

Quelques journaux soutiennent qu'il n'existe plus de gouvernement régulier du Transvaal et de l'Orange avec lesquels lord Roberts puisse discuter les conditions de la paix et conseillent de traiter les armées fédérales et leurs chefs comme de simples « rebelles » pour qui les lois de la guerre n'existent pas.

Les troubles de Jersey

Londres, 3 juin. — Le maire de Saint-Hélier a demandé au tribunal d'assermenter soixante à soixante-dix constables spéciaux, pour aider la police à maintenir l'ordre en cas de troubles d'ici au 12 juin.

Les juges ont d'abord contesté la nécessité de cette mesure, mais cependant ils ont défféré le serment à soixante et un constables spéciaux.

Le président, au cours d'une allocution, a dit qu'ils prêtaient serment dans des circonstances regrettables. D'après lui, le compte rendu des troubles a été exagéré. Il ne peut pas croire qu'on ait dû avoir recours à ce que les journaux ont voulu appeler des charges à la baïonnette. La foule, à Jersey, n'est pas si démontée, que des mesures si fortes puissent être employées.

« Les étrangers qui bénéficient de l'hospitalité anglaise, a-t-il dit, ne doivent pas ou-

---

FEUILLETON DU 5 JUIN. — N° 76

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

DEUXIÈME PARTIE

VII

Seul, ce brave garçon qui se nommait Pierre, lui avait témoigné de la sympathie, dans cette famille sur le compte de laquelle elle s'était si cruellement trompée.

Seul, le rémouleur lui avait adressé quelques bonnes paroles, lorsqu'elle avait manifesté ses premières inquiétudes...

Mais ce brave cœur pourrait-il affronter la colère d'une mère qui n'avait jamais été pour lui qu'une marâtre, sans compassion pour son infirmité ?

Cet homme à l'esprit naïf, au cœur compatissant, ne lui avait-il pas laissé entendre que ses moyens d'action étaient ou ne peut plus limités ?

Louise eût-elle voulu en douter, elle était bien obligée de se rendre à l'évidence : Pierre ne pourrait certainement pas, — en eût-il l'intention — l'arracher au supplice qui avait déjà commencé pour elle !

Et cependant elle ne pouvait oublier avec quelle fermeté lui avait parlé ce timide, et quelle sincérité il y avait dans sa voix lorsque, lui aussi, il promettait de rechercher Henriette de son côté.

Si jamais elle devait échapper à l'odieuse créature qui la tenait en son pouvoir, certes, pensait-elle, la délivrance ne pouvait venir que du rémouleur...

Mais, hélas ! toutes ces suppositions, toutes ces pensées qui voulaient être rassurantes, s'évanouissaient bientôt.

Et elle se retrouvait plus désolée, plus découragée que jamais.

La nuit était venue. Louise en avait eu la sensation.

Et, avec les ténèbres, avait recommencé pour l'aveugle toutes les appréhensions, toutes les transes, toutes les terreurs...

Après l'anéantissement auquel avait succédé la réaction que nous venons de constater, la malheureuse était demeurée attentive au moindre bruit qui se faisait dans la masure...

Assise sur le grabat, elle écoutait :

Des voix se faisaient entendre au rez-de-chaussée...

Louise reconnut l'organe aigre et traînant de la Frochard.

A qui parlait cette femme ?

Elle prêtait l'oreille...

Si elle eut osé, elle se fût dirigée à tâtons vers la porte, pour tâcher de comprendre ce qui se disait en bas...

A force de patience, elle finit par distinguer, dans ce tumulte de voix, celle du rémouleur...

C'était à Pierre qu'en avait la mendiante.

Cette conviction ramena un peu de calme dans le cœur de Louise.

Elle ne s'était donc pas trompée ; le brave ouvrier avait eu compassion d'elle.

Et, malgré tout ce qu'il y avait à redouter des siens, il n'avait pas hésité à intervenir en sa faveur !...

Mais la Frochard repoussait brutalement cette intervention.

Dans sa colère, cette mère dénaturée s'emportait jusqu'à menacer un de ses fils de la brutalité de l'autre.

Et Louise avait même entendu, à ce sujet, des propos qui lui avaient mis des frissons dans le cœur...

La vieille misérable ne parlait en effet de rien moins que d'engager son fils aîné à donner une leçon vigoureuse à Pierre...

L'aveugle avait frémi pour son malheureux protecteur... Et, si elle l'avait osé, elle lui aurait crié de l'abandonner à son déplorable sort, de ne pas s'exposer pour elle à de cruels traitements !...

La pauvre enfant tremblait de tous ses membres.

Elle rendait à Pierre la pitié que celui ci avait manifestée pour elle.

Mon Dieu, murmura-t-elle en joignant les mains, qu'il m'abandonne, qu'il me laisse supporter toutes les souffrances !

Après avoir fait rage et, sans doute ne trouvant plus d'aliment à sa fureur, la Frochard s'était apaisée.

Louise n'entendit plus sa voix menaçante.

Le silence, partout le silence, dans ce taudis où il y avait un bourreau et des victimes...

Alors elle reporta de nouveau sa pensée vers celle qu'elle n'avait cessé de pleurer depuis le jour de leur séparation.

Il lui paraissait impossible que, dans cette grande ville de Paris, on pût impunément, enlever une jeune fille.

On lui avait bien dit, à la vérité, que les malfaiteurs étaient en grand nombre mais elle ne pouvait croire qu'Henriette fût tombée aux mains de quelqu'un de ces misérables...

Elle se demandait dans quel but on l'aurait enlevée.

Pour voler ce qu'elle possédait ? il était inadmissible qu'on s'attaquât dans ce but à une jeune fille dont la condition et la mise très simple ne pouvaient donner à supposer qu'elle possédât de l'argent...

Il fallait à Louise un puissant effort de volonté pour qu'elle pût ainsi mettre un frein à son désespoir, et réfléchir comme elle le faisait avec un calme apparent.

C'est qu'en ce moment la pauvre créature essayait de se rattacher à des idées rassurantes...

Elle s'efforçait d'oublier l'honneur de sa situation.

Continuant dans cette ordre d'idées, elle se représenta Henriette, rendue à la liberté et la cherchant partout..... En proie, elle aussi, à toutes les transes, à toutes les souffrances, et l'esprit aux abois...

Elle la vit, dans son imagination enfiévrée, s'adressant à toutes les portes !

Elle se la représenta implorant l'assistance de ceux qui voulaient bien l'écouter, et qui semblaient s'intéresser à elle, à ses infortunes si étranges...

Mais elle s'avoua que jamais, sans doute, Henriette n'aurait la pensée de la chercher dans cette rue qu'elle savait être — elle s'en était bien rendu compte, — si éloignée de la place où s'était arrêté le coche d'Evreux...

Elle se disait que, même si un hasard impossible guidait Henriette jusque dans ce quartier perdu, celle-ci ne pourrait pas deviner en quel endroit sa sœur était retenue prisonnière.

L'agitation commençait à s'emparer de nouveau de l'esprit de Louise.

Elle l'admettait, maintenant, dans son exaltation croissante, qu'Henriette eut parcouru les rues, les quartiers, en l'appelant.

Et elle se disait qu'en ce cas la voix de son amie ne parviendrait pas jusqu'à elle, enfermée qu'elle était, seule, venir me délivrer !...

... Elle ne saura pas que je souffre, que je subis le martyre, que mon âme est en proie aux plus horribles tortures !

... Elle ne saura pas que je suis condamnée à mourir ici, à moins que je ne m'impose la plus lâche soumission qui se puisse imaginer !...

Alors la malheureuse retombait dans l'angoisse.

Elle se sentait perdue.

Et pendant qu'elle subissait ainsi les horreurs de cette nuit terrible, l'insomnie s'acharnait pour augmenter ses tourments.

L'insomnie peuplée de visions terrifiantes !...

Dans son effarement, la pensée de cette femme horrible la poursuivait...

Elle se sentait en son pouvoir, irrévocablement...

Par un brusque retour aux premiers moments de sa douloureuse aventure, elle se rappelait, malgré elle, les paroles mielleuses que cette femme, aujourd'hui si cruelle, lui avait adressées.

Elle souffrait d'avoir été si confiante.

La créature, maintenant démasquée, lui apparaissait hideuses...

Toutes ces idées lugubres, offolantes, revenaient sans cesse, bien que sans cesse refoulées.

Louise essaya, en vain, pendant cette nuit d'insomnie, de retrouver un peu d'apaisement...

Ses souffrances se compliquaient d'une insurmontable sensation d'épouvante...

Et tandis que son cœur s'agitait, que son cervau se troublait, que son âme passait par des transes sans nombre, la pauvre victime, perdue dans les ténèbres de la cécité, n'osait pas bouger...

Aux prises avec la terreur folle, elle tremblait, silencieuse, accroupie, sur l'amoncellement de haillons dont on lui avait composé un grabat...

Par cette nuit d'hiver, le grésil frappait contre les murs avec des petits bruits secs qui ressemblaient à des appels sinistres...

Sur le toit gelé, la glace craquait, interrompant brusquement le silence...

Par moments, du fond de ce galetas encombré de lambeaux, arrivaient, tout à coup, des bruits mystérieux...

Et, à chaque fois, l'aveugle avait de violents tressaillements...

Puis son cœur se remettait à battre avec précipitation.

La fièvre arrivait.. faisant tourbillonner dans le cerveau de la patiente mille pensées terribles..

Louise eut des moment de délire, pendant lesquels elle balbutiait des phrases incohérentes, où elle mêlait dans de bizarres accouplements, les noms d'Henriette, de la Frochard, de Pierre...

Cette pauvre créature si éprouvée ne pouvait tenir contre l'ébranlement qu'elle subissait.

Le vertige vint à son tour.

L'aveugle essaya de se dresser, comme attirée par une force invincible...

(A suivre).